

DU MÊME AUTEUR
chez le même éditeur

Lenz
Traduit par Irène Bonnaud

GEORG BÜCHNER

Woyzeck

**Intégrale des fragments
et adaptation pour la scène**

traduit de l'allemand par
Stéphane Braunschweig

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

SOMMAIRE

NOTE DU TRADUCTEUR	9
WOYZECK : INTÉGRALE DES FRAGMENTS	11
Version primitive : groupe de scènes I	13
Version primitive : groupe de scènes II	37
Fragments épars	57
Copie au propre provisoire	63
WOYZECK : ADAPTATION POUR LA SCÈNE	91

Titre original
Woyzeck

© 2004, 2008, ÉDITIONS LES SOLITAIRES INTÉPESTIFS
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 - Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 978-2-84681-104-0

NOTE DU TRADUCTEUR

Georg Büchner est mort en 1837 avant d'avoir achevé *Woyzeck*, laissant dans ses cahiers quatre ensembles de scènes sous forme de fragments. Nous proposons ici une traduction intégrale de ces fragments, en suivant l'édition allemande de Werner R. Lehmann. D'une ébauche à l'autre, certaines scènes se répètent avec des variantes, tandis que d'autres apparaissent ou disparaissent, mais rien ne permet d'affirmer avec certitude lesquelles de ces scènes ou de ces variantes auraient été finalement gardées dans la version définitive. On s'aperçoit aussi que les prénoms des personnages ont changé (Marie s'est d'abord appelée Margreth, puis Louise ; Franz Woyzeck est d'abord prénommé Louis). Nous avons préféré ne pas rectifier afin de conserver aux fragments leur dimension de matériau, de même que nous avons laissé en l'état certaines phrases inachevées et parfois sibyllines. L'adaptation pour la scène que nous proposons ensuite constitue un des multiples agencements possibles des fragments de Büchner : il s'agissait à l'origine d'une adaptation en allemand pour la mise en scène de la pièce que nous avons créée au Residenztheater de Munich en 1999*.

* Adaptation, mise en scène et scénographie de Stéphane Braunschweig. Costumes de Thibault Vancraenenbroeck. Lumière de Marion Hewlett. Dramaturgie de Brigitte Fürle. Avec Udo Samel (Woyzeck), Barbara Melzl (Marie), Uwe Bertram (le capitaine), Peter Rühring (le docteur), Joachim Nitz (le tambour-major), Ian Neumann (Andrès), Michaël Grimm (le sous-officier), Susanne Schröder (Margreth, Käthe) et Aloïs Stempel (le vieil homme, l'idiot, la voix du bonimenteur). Production du Bayerisches Staatsschauspiel.

Woyzeck

Intégrale des fragments

Version primitive

groupe de scènes I

[1] Baraques. Foule

LE BONIMENTEUR*, *devant une baraque*. – Messieurs ! Messieurs ! Voyez la créature, comme Dieu a fait, rien, absolument rien. Voyez maintenant l’art : se dresse sur ses pattes, porte habit et culotte, manie le sabre ! Hop ! Fais révérence, comme ça tu es baron ! Donne baiser ! (*Il sonne de la trompette.*) Petit-homme est musical. Messieurs, on peut voir ici le cheval astronomique et les petits canailleries. Est favori de toutes les têtes couronnées ! La représentation commence ! C’est le début du début ! Tout de suite le commencement du commencement !

WOYZECK. – T’as envie ?

MARGRETH. – Je veux bien. Ça doit être beau. Lui, quels pompons il a, et elle avec le pantalon !

[2] L’intérieur de la baraque

LE BONIMENTEUR. – Montre ton talent ! Montre ton animale faculté de raisonner ! Fais honte à la société

* Le bonimenteur parle dans un allemand approximatif, joue avec les mots et les syntaxes, et emploie de nombreux termes français. (*N. D. T.*)

humaine ! Messieurs, cette bête que vous voyez ici, la queue au derrière, sur ses quatre sabots, cette bête est membre de toutes les sociétés savantes, est professeur à notre université, auprès d'elle les étudiants apprennent à monter et à combattre. Et ça, ce n'est que l'entendement simple. Maintenant pense avec ta raison double. Que fais-tu lorsque tu penses avec la raison double ? Y a-t-il dans cette société savante un âne ? (*Le canasson remue la tête.*) Vous la voyez, maintenant, la raison double ? C'est de la physiognomonie animale ! Oui, ça n'est pas un individu bête comme une bête, c'est une personne. Un être humain, un animal humain mais tout de même bestial, tout de même une bête. (*Le canasson oublie de se retenir.*) Vas-y, fais honte à la société. Voyez, la bête est encore nature, nature non raffinée. Elle peut vous en apprendre ! Demandez aux médecins si ce n'est pas hautement nuisible ! Il a été ordonné : homme, sois naturel ! Tu es fait poussière, sable, boue. Veux-tu être plus que cela, poussière, sable, boue ? Voyez ce que cette raison : ça sait calculer et pourtant pas compter sur ses doigts, pourquoi ? C'est qu'elle ne peut simplement pas s'exprimer, la bête, pas s'expliquer, c'est un humain métamorphosé ! Dis l'heure qu'il est à ces messieurs. Qui de ces messieurs dames a une montre ? Une montre !

UN SOUS-OFFICIER. – Une montre ! (*Avec fierté et gravité, il sort une montre de sa poche.*) Voici, monsieur. (Ça c'est une femme, avec des yeux à transpercer sept culottes de peau.)

MARGRETH. – Faut que j'voie ça. (*Elle se faufile au premier rang, aidée par le sous-officier.*)

[3] Margreth seule

L'autre lui a ordonné et il a dû partir. Ah ! Un homme devant un autre.

[4] La cour de la caserne

Andrès. Louis.

ANDRÈS *chante.*

*Madame l'hôtelière
A une gentille servante,
Jour et nuit au jardin est assise,
Dans son jardin elle est assise,
Tant que minuit ne sonne pas,
Elle guette les soldats.*

LOUIS. – Eh, Andrès, j'suis pas tranquille.

ANDRÈS. – Idiot !

LOUIS. – Tu veux dire quoi ? Mais parle enfin !

ANDRÈS. – Hein ?

LOUIS. – Pourquoi crois-tu que je suis là ?

ANDRÈS. – Parce que c'est beau temps et qu'aujourd'hui ils dansent.

LOUIS. – Faut que j'y aille, faut que j'voie ça !

ANDRÈS. – Qu'est-ce que tu veux ?

LOUIS. – Sortir !

ANDRÈS. – Tu t'énerves à cause de la putain.

LOUIS. – Faut que j'y aille.

[5] Auberge

Les fenêtres sont ouvertes. On danse. Un banc devant la maison.

LOUIS *tend l'oreille à la fenêtre.* – Lui – Elle ! Diable ! (*Il se rassied en tremblant. Il guette, se rapproche de la fenêtre.*) Ça y va. C'est ça, voutez-vous les uns sur les autres ! Et elle : encore, plus – arrête pas.

L'IDIOT. – Pouah ! Ça sent.

WOYZECK. – Oui, ça sent ! Elle a des joues rouges, rouges, mais pourquoi sent-elle déjà ? Carl, qu'est-ce que tu flaires ?

L'IDIOT. – Je sens, je sens le sang.

WOYZECK. – Le sang ? Pourquoi ça devient si rouge devant mes yeux ? C'est comme s'ils se vautraient dans une mer de sang, tous ensemble ! Ah, une mer rouge !

[6] En plein champ

LOUIS. – Encore ! Plus ! – Arrête pas ! Hisch hasch, ainsi font les violons et les fifres. – Arrête pas ! Arrête pas ! Qu'est-ce qui parle là ? Là, qui s'échappe de dessous le sol, tout doucement, c'est quoi, c'est quoi ? (*Il se penche.*) Saigne ! Saigne ! Saigne la Woyzeck à mort ! Saigne ! Saigne la Woyzeck à mort ! Toujours la Woyzeck ! Ça susurre, ça gronde et ça tonne.

[7] Une chambre

Louis et Andrès.

ANDRÈS. – Eh !

LOUIS. – Andrès ! (*Andrès murmure dans son sommeil.*) Eh, Andrès !

ANDRÈS. – Hein, quoi ?

LOUIS. – J’suis pas tranquille, j’l’entends toujours, ça lancine comme les violons et ça saute, arrête pas ! Arrête pas ! Et après, quand je ferme les yeux, ça étincelle toujours devant moi, c’est un grand couteau bien large et il est là sur une table près de la fenêtre et c’est dans une petite ruelle sombre et il y a un vieil homme assis là-derrrière. Et le couteau me reste là entre les deux yeux.

ANDRÈS. – Dors, idiot !

[8] Cour de caserne

WOYZECK. – T’as rien entendu ?

ANDRÈS. – Il est encore là avec un camarade.

WOYZECK. – Il a dit quelque chose.

ANDRÈS. – Comment tu le sais ? Qu’est-ce que je dois dire ? Eh bien, il riait, et puis il a dit : une délicieuse petite femme ! Avec de ces cuisses et tout ça si brûlant !

WOYZECK, *très froidement*. – Alors il a dit ça ? De quoi ai-je rêvé cette nuit ? N’était-ce pas d’un couteau ? Quels rêves idiots on peut faire.

ANDRÈS. – Où vas-tu, camarade ?

WOYZECK. – Porter du vin à mon officier. – Mais, Andrès, cette fille, elle était tout de même unique.

ANDRÈS. – Qui ça, était ?

WOYZECK. – Rien. Adieu.

[9] L’officier. Louis

LOUIS, *seul*. – Qu’est-ce qu’il a dit ? Hein ? – Non, ce n’est pas encore le dernier soir.

[10] Une auberge

Barbier. Sous-officier.

LE BARBIER.

*Ah ma fille, fille chérie,
Mais qu’est-ce qui t’a pris
D’aller t’amouracher
Des cochers et des charretiers ? –*

Qu’est-ce que le bon Dieu ne peut pas faire, hein ? Faire que ce qui est arrivé ne soit pas arrivé. Hé hé hé ! – Mais il en est ainsi, et c’est bien qu’il en soit ainsi. C’est bien, mais ça pourrait être mieux.

*L'eau-de-vie c'est ma vie,
L'eau-de-vie c'est mon courage.*

Et un homme bien rangé tient à sa vie, et un homme qui tient à sa vie n'a pas de courage, un homme vertueux n'a pas de courage. Celui qui a du courage est une canaille.

LE SOUS-OFFICIER, *avec dignité*. – Vous vous oubliez en présence d'un brave.

LE BARBIER. – Je parle librement, sans prendre d'égard comme font les Français, et c'était beau de votre part. – Mais celui qui a du courage est une canaille !

LE SOUS-OFFICIER. – Au diable ! Espèce de jatte de barbier fêlée, de crème à raser pourrie, je te ferai boire ton urine, je te ferai avaler ton rasoir !

LE BARBIER. – Le monsieur se fait du tort, ai-je parlé de lui ? Ai-je dit qu'il avait du courage ? Que le monsieur me laisse tranquille ! Je suis la Science. Je reçois chaque semaine une demi-couronne pour ma scientificité, faut pas qu'il m'abîme ou je vais crever de faim. Je suis une spinosa pericyclyda ; j'ai un dos latin. Je suis un squelette vivant. Je suis étudié par l'humanité entière. Qu'est-ce que l'homme ? Des os ! Poussière, sable, boue. Qu'est-ce que la nature ? Poussière, sable, boue. Ah, ces imbéciles d'humains, ces imbéciles d'humains. Il faut que nous soyons amis. Sans votre courage, pas de science. Rien que la nature, pas d'amputation, *[illisible]*. C'est quoi ça ? Jambe, bras, chair,

os, artères ? C'est quoi ça ? De la boue ? Qu'est-ce qu'il y a dans la boue ? Je me laisse couper le bras ? Non. L'être humain est égoïste, mais il frappe, il tire, il saigne, il fornique. (*Il sanglote.*) Il le faut. Amis, je suis ému. Tenez, je voudrais que nos nez soient deux bouteilles pour se les vider tour à tour dans nos gorges. Ah que le monde est beau ! Ami ! Un ami ! Le monde ! (*Ému.*) Tenez, le soleil qui sort d'entre les nuages, comme si on avait renversé un pot de chambre. (*Il pleure.*)

[11] L'auberge

Louis est assis devant l'auberge. Des gens qui sortent.

ANDRÈS. – Qu'est-ce que tu fais là ?

WOYZECK. – Quelle heure est-il ?

ANDRÈS. – ...

WOYZECK. – Pas plus ? Je pensais que ça irait plus vite. Je voudrais être à après-demain soir.

ANDRÈS. – Pourquoi ?

WOYZECK. – Comme ça, ce serait passé.

ANDRÈS. – Quoi ?